

A contre-jour (photos de Michèle Lavoie)

Jean Cossette

Numéro 7, 2e trimestre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025103ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025103ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

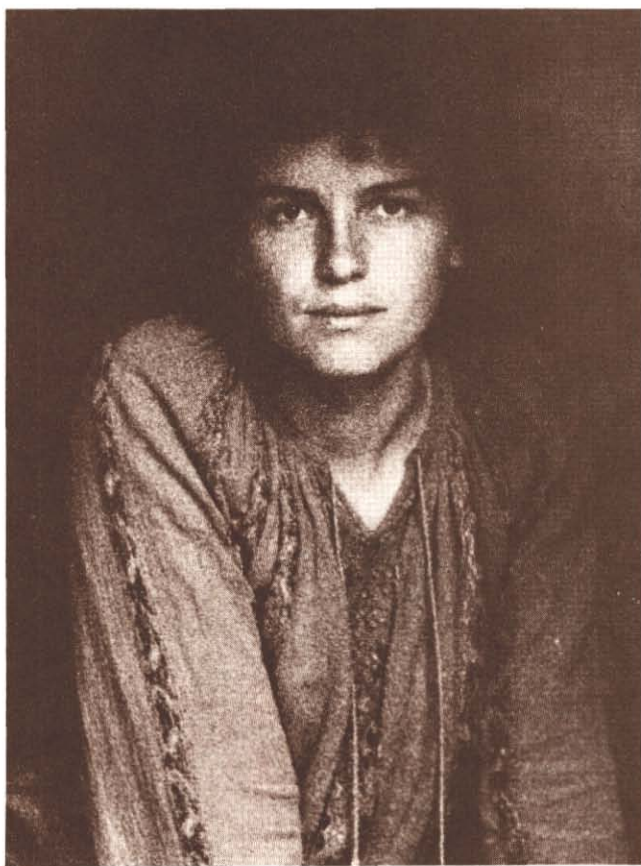
Citer ce document

Cossette, J. (1983). A contre-jour (photos de Michèle Lavoie). *Urgences*, (7), 33–44. <https://doi.org/10.7202/025103ar>

JEAN COSSETTE

A contre-jour

(photos: Michèle Lavoie)



Comme nous vivons à contre-jour

À CONTRE-JOUR

Comme je te mange sans avoir faim
sans comprendre l'humeur cachée
Comme je te hante du bout des yeux
ignorant ce que ta main fredonne
dans le vide comatique des autres
en lambeaux ou en voyage névrotique

Comme je tends à l'infini chaos
dans le sperme que je fabrique inconsciemment
pour t'envoyer dans les rêves qui ne t'appartiennent plus
pour te chercher des voiles de mystère
en l'absence du néant imagé
dans les soubresauts de nos corps emmêlés
alors que veillent nos naissances lointaines
et nos rencontres brèves à l'heure des automnes maritimes
où des pays que nous ne verrons jamais
ne serait-ce que pour revivre des joies multiformes

Comme j'aspire ta moelle
pendant que nos doigts jouent du mélo
sous une lune vieille jadis pleine de nos secrets
et maintenant dehors
avec les chiens d'hiver

Comme je n'ose plus te dire: merveille...
car les mots ne véhiculent plus que du vent
alors que nous partons vers des cimes vierges
sans chercher à comprendre l'immense tourment qui nous accable

Comme nous vivons à contre-jour
laissant dormir les gestes
le mortel diffamatoire des sens

Comme nous renaissons
semblables à des lucioles de nulle part.



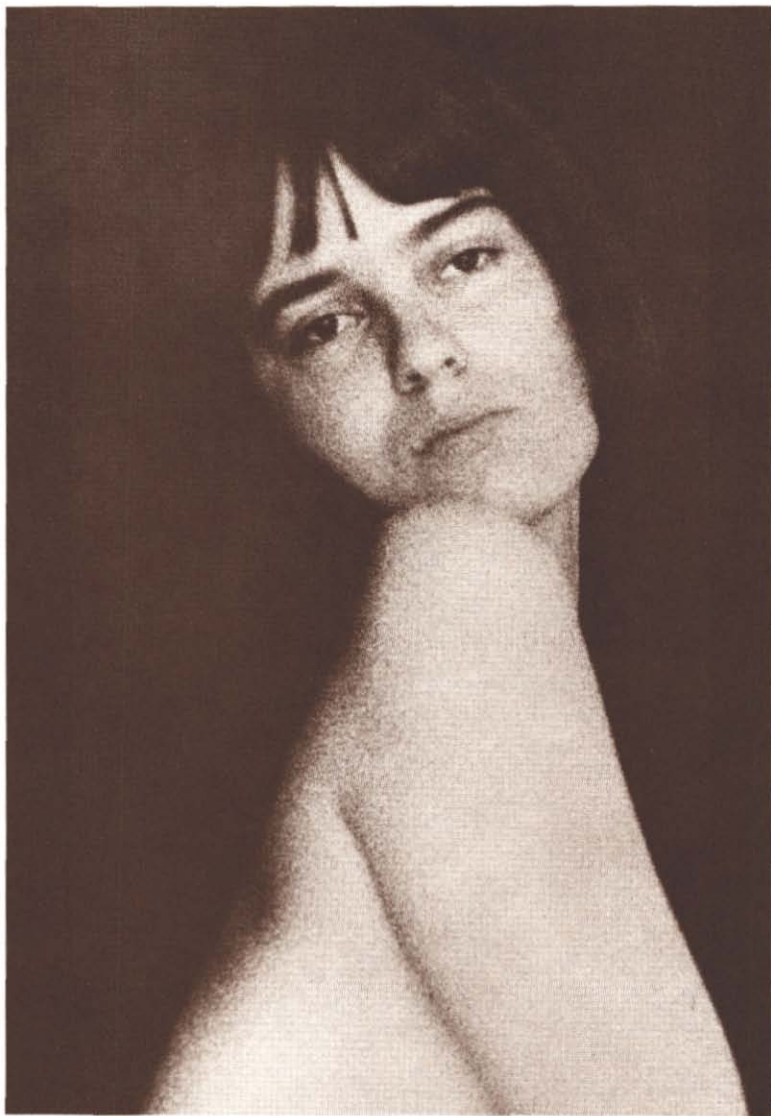
dans la soif nocturne des désespérés en mal d'aube

ESSAIM

Dans les sous-bois du silence
à l'heure basse des mélancolies-charnières
les fougères de l'esprit s'acharnent à rire...

Comme si on pouvait oublier
la douleur des consciences malmenées!

Enfermer une fois pour toutes
l'essaim démesuré des attentes vaines
dans la soif nocturne des désespérés en mal d'aube
et crier, par le dedans, à longueur de semaines,
l'étrange voilier des bonheurs passagers
quand le verbe se fait amant d'illusion
et catalyseur de songes bénéfiques.



Ta langue ne dort plus que par la fixité des gisants

DE BRIBES EN FROIDURE

Le temps s'émerveille encore d'être le seul à connaître le très profond des heures sans gloire

La vie qui ne tient qu'à ton fil s'effiloche peu à peu au portique de l'angoisse et tu inventes des mystères sublimes où s'accroupissent des chameaux éventrés

Ta langue ne dort plus que par la fixité des gisants

Le froid n'habite plus que nous
Mes mains dorment déjà du sommeil calfeutré des indolores

À qui d'autre s'en prendre qu'à la lueur mensongère des bougies à bout de souffle.

Le droit de s'en aller reste en sursis en nos chambres secrètes
Ce vague ennui de m'entendre briser des hivers contre les parois
démessurées de l'attente

Ce souffle retenu qui déchire les entrailles de mes silences suffo-
cants et l'espace restreint, dépressif, du songe avorté en mon
antre de granite.

Ces yeux qui ne cessent d'entendre la raison des rescapés aux
masques de cire

M'en voudras-tu de boucler le visage de l'inutile et d'en faire un
passé de pierre...

Faudra-t-il retenir les larmes aigres de la solitude face au miroir
aigu de ces retours incessants vers l'autre versant de nous-
même...



De grisaille en blafard en transparence muette

VISION PALPABLE

La terre coule en méandres sépia entre les rives du grand lit de
neige bordées de carillons ciselés

De grisaille en blafard en transparence muette, tout le ciel repose
au creux de toi, tandis que la caresse de ta main à ta cuisse dilue
à mon regard tapi dans l'ombre, des musiques semblables à quel-
ques nuages mystérieux venus du dedans de moi

Peu à peu l'ombre a regagné l'ombre
et le cheval au sang chaud a repris de ses courses cramoisies
au fin fond de mon imagerie secrète

Du retour libertin de mes souvenirs rompus
j'ai comme dans la chair un tressaillement serein
très long et venu bien au-delà des nuits polaires
là où l'ardente folie des hommes se meut encore
dans le paradis orgiaque
bleu rouge jaune
en primaires filamenteuses
sur les fonds clairs-obscurs du désir

À l'instant où tu poses le regard sur le mien déjà couché en toi,
tous les champagnes ambrés de ta chambre remontent en bulles
sonores au plafond de nos joies vertébrales, et dès lors, nos
enveloppes radicales tombent bien en dessous de nous, pour
laisser filtrer nos intérieurs lucides comme des mouettes chevau-
chant les mers d'été

Dans nos hivers de glace
on a laissé fondre un peu de notre chair transparente
juste assez pour irriguer la sécheresse qui nous rongait depuis
des siècles

À force de se donner la vie à bras-le-corps
et sans attendre d'autres sommeils
peut-être
mon amie
verrons-nous poindre à l'orée de nos horizons superposés
le grand soleil qui se languissait dans les profondeurs de ce lac
indigo que l'on croyait désert.